Implication dans la recherche : des points communs aux points de rencontre

Rose-Myrlie Joseph

▶ **To cite this version:**

Rose-Myrlie Joseph. Implication dans la recherche : des points communs aux points de rencontre. La recherche clinique en sciences sociales, 2013. hal-03809839

HAL Id: hal-03809839
https://hal.parisnanterre.fr/hal-03809839

Submitted on 18 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Implication dans la recherche : des points communs aux points de rencontre

Dans: Vincent de Gaulejac éd., *La recherche clinique en sciences sociales.* Toulouse, Érès, « Sociologie clinique », 2013, p. 133-150.

Rose-Myrlie Joseph

La connaissance scientifique se distinguerait des autres formes de connaissance par son objectivité entre autres. Pour atteindre cette objectivité, les chercheurs[1] en sciences humaines et sociales sont notamment censés établir une certaine distanciation entre eux et leur objet de recherche. La sociologie clinique, sans récuser le principe d'objectivation et la distanciation, revendique une implication des chercheurs dans la relation de recherche. Les chercheurs sont toujours impliqués dans leur recherche, d'où l'intérêt d'analyser la relation qu'ils entretiennent avec leurs objets ou sujets de recherche. Les études féministes de leur côté soulignent que la première implication des chercheurs est leur position dans les rapports sociaux. Ces rapports façonnent leur point de vue, déterminent leur place dans la communauté scientifique, et influencent forcément leur implication dans la recherche. Dans ma recherche, j'associe ces deux épistémologies pour analyser l'implication des chercheurs à la fois dans la relation de recherche et dans les rapports sociaux. Et à travers ce texte, je me propose d'analyser d'abord la relation de recherche, puis l'impact des rapports sociaux de sexe, de classe et de race sur l'implication. Ensuite, je regarderai l'implication en considérant la question de la légitimité, ce qui me permettra de souligner la manière dont la science traite ou maltraite le point de vue de ceux qui ne sont pas dominants. Enfin, j'analyserai comment transformer la place des chercheurs dans les rapports sociaux en un pont entre chercheurs et interviewés, et non un frein à la construction de la relation de recherche.

Les chercheurs sont toujours impliqués...

Ma recherche concerne l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race, dans la migration et le travail des femmes haïtiennes. Pendant mon travail de terrain, j'ai été appelée à rencontrer plusieurs catégories de femmes pour recueillir leur récit de vie,

1 J'aurais pu dans ce texte mettre tous les termes au féminin en indiquant que cela inclut le masculin. Cela répondrait à l'invisibilisation des femmes et correspondrait à l'esprit même de mon texte. Mais tout mettre au féminin reviendrait aussi à survisibiliser la présence des femmes dans la recherche, ce qui ne correspondrait pas à la réalité dénoncée dans ce texte. Je laisse donc le masculin l'emporter sur ma souffrance, en attendant que la langue française propose de meilleures alternatives.

en groupe ou en séance individuelle : des paysannes en Haïti susceptibles de migrer vers Port-au-Prince, des travailleuses domestiques à Port-au-Prince, des salariées à Port-au-Prince qui embauchent des servantes, des Haïtiennes migrantes en France, et enfin des patronnes françaises qui emploient des Haïtiennes.

Cette recherche est partie de ma propre implication. En venant étudier en France en 2006, j'ai été violemment prise dans la réalité du déclassement socioprofessionnel des migrantes vers le service domestique ou le soin à la personne. J'étais devenue *baby-sitter* à Paris alors que j'avais commencé un parcours professionnel prometteur en Haïti. C'est ainsi qu'en 2007 j'ai fait mon mémoire de master sur le déclassement des migrantes haïtiennes en France. Et comme la souffrance de ces femmes leur faisait penser au service domestique en Haïti, je suis partie en 2008 questionner des servantes en Haïti et des patronnes haïtiennes qui les embauchaient. J'ai compris que ces servantes étaient elles aussi issues d'une migration, une migration interne qui transformait douloureusement tant de paysannes en travailleuses domestiques. Dès 2009, j'ai ainsi travaillé avec des paysannes pour comprendre ce qui détermine cet exode rural et le fait qu'elles aient peu de perspective d'emploi autre que les services domestiques à Port-au-Prince. Et pour mieux saisir cette chaîne de travail et de migration où s'articulent les rapports sociaux, j'ai questionné dès 2010 des patronnes françaises qui embauchaient des migrantes haïtiennes.

Avec chacune de ces catégories de femmes, j'ai eu une implication particulière. Et à chaque fois, la relation de recherche était marquée par ma propre place dans les rapports sociaux de sexe, de classe, de race, ainsi que les rapports Nord/Sud et ville/campagne. En même temps, la place de chacune de ces femmes dans ces rapports sociaux influençait la relation de recherche. J'ai alors commencé à me questionner sur la place de ces rapports de pouvoir dans l'implication des chercheurs. Pour chacune de ces catégories de femmes, j'ai compris comment certains aspects de leur vie étaient invisibilisés (non reconnus ou mal reconnus) dans les recherches scientifiques. Leur point de vue était mal représenté dans le savoir légitime, ce qui pour moi était le résultat de l'exclusion des plus opprimés du monde savant. C'est en associant la sociologie clinique et les études féministes que j'ai pu aborder ces angoisses.

L'implication au regard de la clinique et des études féministes

Quand j'étudie le racisme, le patriarcat et le capitalisme dans la vie des femmes haïtiennes, je touche à des faits sociaux qui me touchent de très près. La sociologie clinique me permet de reconnaître que le fait d'être touchée de si près par ce sujet n'est pas un obstacle épistémologique mais un aspect à mobiliser dans la construction de mon objet d'étude. En effet, pour la clinique, les chercheurs sont toujours impliqués dans leur recherche, et c'est en analysant cette implication qu'on atteindra une certaine objectivation. D'après Georges Devereux, c'est d'abord sur lui-même que le chercheur doit porter son regard critique. Et Jacqueline Barus-Michel énonce que le chercheur est le premier objet de sa recherche. La sociologie clinique se diffère ainsi de plusieurs approches scientifiques avec cette analyse implicationnelle qui lie l'objectivité scientifique et la subjectivité dont la présence est « à la fois irrécusable et irréductible » (Gaulejac, Hanique, Roche, 2007, p. 10).

À ce niveau, la clinique et les études féministes partagent certains principes, malgré leur différence. Cette présentation de la recherche féministe en témoigne :

« Parce qu'elle est à la fois projet scientifique et projet sociopolitique de transformation des rapports sociaux ; parce qu'elle allie théorie et pratique, la recherche féministe a fortement contribué à la remise en cause du principe de détachement qui était au cœur de la science moderne. Comme d'autres perspectives critiques en sciences humaines et sociales, la recherche féministe porte en elle un (des) projet(s) politique(s) et normatif(s) d'analyse et de transformation des rapports sociaux qui font appel à la notion d'engagement : engagement pour la compréhension et la transformation des rapports sociaux qui légitiment et perpétuent la subordination des femmes ; remise en cause des notions d'objectivité et de neutralité par rapport aux valeurs ; remise en cause de la séparation sujet/objet ; prise en compte plutôt que rejet des points de vue des participantes à la recherche ; engagement pour que s'établissent des relations plus égalitaires entre toutes les participantes au processus de recherche ».

Plusieurs chercheuses féministes ont ainsi critiqué la manière dont l'objectivité a été considérée. Danielle Juteau-Lee explique que les visions scientifiques sont toujours partielles et partiales, ce qui renvoie à la critique d'Aimé Césaire qui, en 1955, reproche aux dominants racistes une conception étroite et parcellaire, partielle et partiale. Sandra Harding énonce que tous les points de vue sont situés et qu'il n'y a pas d'observateur

neutre. Elle devient par ce propos l'une des principales tenantes de la théorie du *point de vue situé (standpoint theory)*. Donna Haraway, dans le même sens, utilise le concept de *connaissances situées* et propose une redéfinition de l'objectivité et de l'universalité qui questionne le principe de neutralité. Et Patricia Hill Collins reproche à la science des dominants sa fausse neutralité et l'imposition d'une certaine distance face aux affects. De même que Barbara Smith, elle rejette ce détachement qui éloigne la science de l'éthique ou des valeurs, et dénonce le positivisme qui porte à ignorer les intérêts spécifiques dans la recherche.

Contrairement à la clinique, ces recherches féministes proposent peu d'éléments sur la manière dont les chercheurs doivent concrètement analyser leur implication dans la recherche. Mais tout en partageant avec la clinique cette critique de l'objectivité, elles peuvent aider à analyser dans quels rapports sociaux se situe l'implication analysée par la clinique. D'une part, elles nous rappellent que les chercheurs sont porteurs de points de vue construits à partir de leur propre position dans les rapports sociaux. D'autre part, elles peuvent aider à penser les effets de ces points de vue sur la relation de recherche.

Poser la question de l'implication dans la recherche, c'est penser au « je » qui effectue la recherche et à sa relation avec ses informateurs considérés ici comme objet/sujet de recherche. Orphélia Avron présente l'implication comme l'ensemble de toutes les relations subjectives liant le chercheur à son objet de recherche. Il faut donc, comme le propose Devereux, tenir compte non seulement du *transfert* (la manière dont l'individu sujet de recherche se représente le chercheur et ce qu'il projette sur ce dernier), mais aussi du *contre-transfert* qui correspond à la part du chercheur dans la relation de recherche. Florence Giust-Desprairies présente le contre-transfert comme un ensemble de dimensions inconscientes, subjectives et culturelles qu'on doit analyser pour saisir les effets produits par le chercheur (son statut, sa position) sur sa recherche. C'est la conscience du contre-transfert qui permet au chercheur de discipliner sa science, dit Devereux. Les cliniciens proposent ainsi d'analyser cette intersubjectivité qui, avec l'interdiscursivité, crée la connaissance. Pour Jacques Broda et Pierre Roche, la relation de recherche vise à transformer le chercheur et l'informateur en *auteurs* du savoir coconstruit et reconstruit, le chercheur devenant *sujet savant* et l'informateur *sujet sachant*.

Ces apports de la clinique m'aident à analyser mon rapport avec les femmes haïtiennes ou françaises interviewées, la place qu'elles me définissent et celle que je leur accorde

dans ma recherche. À ce niveau, la clinique facilite l'approfondissement d'une relation sociale : la relation de recherche. Mais pour mieux saisir cette relation, l'analyse clinique doit aussi la placer au cœur des rapports sociaux. En analysant par exemple mon implication, je suis amenée à mesurer mes privilèges ou mes désavantages face aux femmes que j'ai interviewées, ce qui me porte à tenir compte des rapports sociaux.

Les chercheurs sont toujours impliqués, d'abord dans les rapports sociaux

Selon Danièle Kergoat, il existe une différence entre *relations sociales* et *rapports sociaux*. Les relations sociales se déploient entre des individus concrets (et non des groupes sociaux), au fil des rencontres. Elles se construisent dans l'interindividuel, l'intersubjectif, ce qui les situe aux niveaux micro et mésosociaux. Tandis que les rapports sociaux sont antérieurs à la rencontre entre individus et postérieurs à elle. D'après l'auteure, ils ne constituent pas de simples liens sociaux, mais des relations antagoniques, structurantes pour l'ensemble du champ social, et transversales à la totalité de ce champ social. Ils se situent ainsi au niveau macrosocial. Aussi l'analyse clinique de l'implication correspond-elle surtout à l'analyse d'une relation sociale. Tandis qu'avec les théories féministes du point de vue situé, on questionne déjà les rapports sociaux. Articuler ces deux approches semblent indispensable pour comprendre l'implication, d'autant plus que l'une des visées de la clinique est de tenir compte à la fois du micro et du macrosocial. *Savants* et *sachants* impliqués dans la recherche sont avant tout impliqués dans les rapports sociaux, et en se donnant pour objectif d'aller au plus près du vécu, la clinique impose implicitement au chercheur d'analyser les rapports sociaux. La prise en compte de ces rapports peut aussi se justifier par le projet de changement social que se propose la clinique :

« Travailler sur les rapports de domination, la violence symbolique qui traverse les relations sociales, montrer en quoi cette domination s'exprime en permanence dans la quotidienneté, dans les comportements les plus anodins, dans des situations de tous les jours, jusque dans les usages du corps. L'histoire de vie est alors un combat. […] Moyen d'échapper au risque de la trahison lorsqu'on est un transfuge entre deux mondes sociaux, le récit de vie est un témoignage sur la permanence des classes sociales et un moyen de déconstruire les éléments qui permettent de légitimer la domination les uns sur les autres ».

Dans ma recherche, je m'intéresse aux rapports sociaux de sexe, de classe et de race, ainsi qu'aux rapports Nord/Sud qui marquent par exemple la vie des migrantes haïtiennes en France, et aux rapports ville/campagne qui participent à la migration des femmes paysannes vers Port-au-Prince. Mais cette prise en compte des rapports sociaux s'avère assez compliquée. Premièrement, parce qu'il me faut souvent scruter deux contextes sociaux : la France et Haïti. Cela impose parfois d'analyser deux représentations différentes d'un même rapport social. Deuxièmement, parce qu'à côté des rapports sociaux, je dois examiner d'autres critères comme l'âge, le statut professionnel, le niveau d'instruction… tous des facteurs qui peuvent influencer la relation de recherche entre moi et les interviewées. Pour comprendre mon implication, je dois ainsi analyser pas uniquement des *rapports sociaux* mais aussi des *positions sociales*, pas uniquement des *classes* (classe sociale, classe de sexe, etc.), mais aussi des *places*. Troisièmement, parce qu'en me penchant sur le récit de vie de ces femmes pour saisir leur trajectoire sociale (à la fois leur passé, leur présent, et la manière dont elles se projettent dans l'avenir), je suis obligée de m'intéresser à l'aspect dynamique des conditions sociales, à la fois des situations de mobilité sociale (promotion ou déclassement), et des aspects de *névrose de classe* que peuvent présenter ces vécus. Tout en considérant l'emprise des rapports sociaux, il faut donc analyser la singularité de chaque parcours de femmes rencontrées et la manière dont elles peuvent changer de place dans les rapports sociaux ou dans la relation de recherche. Quatrièmement, parce que je dois étudier l'articulation des rapports sociaux et donc de la possibilité pour moi ou les personnes interviewées d'être à la fois dominantes dans un rapport social et en même temps dominées dans un autre rapport social. Les patronnes françaises interviewées par exemple sont à la fois dominées en tant que femmes et dominantes en tant que Blanches, ce qui marque la relation de recherche.

Ma relation de recherche au regard des rapports sociaux

Ana Maria Araujo en 2009[2] conclut que la chaîne de migration et de travail que je voulais étudier réunissait des femmes de plusieurs conditions sociales, allant des plus pauvres au monde aux plus riches. En effet, si toutes ces femmes partagent les rapports sociaux de sexe, elles présentent des conditions de vie différentes à cause des autres rapports sociaux (classe, race…) et sous l'influence d'autres critères, comme l'âge ou le statut

2 A.M. Araujo fait partie des experts, chercheurs ou militants, que j'ai interviewés dans le cadre de ma recherche.

professionnel. Cela fait que d'une population à une autre, mon implication est différente. Les femmes paysannes, par exemple, se définissent à la fois comme femmes et paysannes, ce qui me rapproche d'elles par le genre et me distingue d'elles par le rapport rural/urbain.

Les travailleuses domestiques à Port-au-Prince se définissent plutôt comme des pauvres que comme des femmes. Et pourtant elles insistent sur le fait que je partage avec elles le fait d'être femme, ce qui les porte à me faire des aveux qu'elles n'auraient pas fait à des hommes, disent-elles. La plupart d'entre elles me voyaient au départ comme une patronne, même si elles critiquaient les patronnes en me prenant à partie, comme si elles pensaient que je partageais leur point de vue. Au fil des rencontres, je devenais pour certaines une amie, une grande sœur dit l'une d'entre elles, alors que pour une autre je reste une patronne bienveillante qui ne traite pas les gens avec un sentiment de supériorité.

Quant aux patronnes, elles avaient des situations sociales variées. Certaines étaient légèrement moins pauvres que les servantes qu'elles embauchaient. Avec l'une d'entre elles, j'ai eu un lien particulier parce que – je l'ai appris par hasard dans un entretien – elle connaissait mes parents et j'ai été à l'université avec l'un de ses enfants. Malgré les différences, j'ai pu reconnaître chez cette femme le combat de mes parents et elle semblait trouver en moi la détermination de ses enfants. D'autres patronnes avaient à peu près la même trajectoire ou la même origine sociale que moi. Les plus jeunes qui font un projet d'étude à l'étranger me voient un peu comme ce qu'elles seront dans l'avenir tandis que moi, je regarde dérouler mon passé quand je les écoute. La plus âgée représente ce que je peux devenir si je retourne définitivement en Haïti. J'ai aussi interviewé des femmes plus aisées, noires ou mulâtres, qu'on peut inscrire soit dans la classe moyenne aisée, soit dans la petite bourgeoisie. Je partage avec elles le fait d'être femme, le fait d'avoir vécu à l'étranger, et parfois le niveau d'éducation. J'ai pu développer de très bonnes relations avec la plupart d'entre elles, malgré les différences de classe ou de couleur. Mais elles tenaient parfois un discours altérisant face aux servantes et aux pauvres qui me portait à me sentir personnellement attaquée dans mes origines ; en même temps, elles me prenaient à partie, pensant que j'étais de leur côté. Ces femmes qui, pour la plupart, ont des enfants qui étudient à l'étranger, ne me considèrent peut-être pas comme leur fille, de même que je ne vois pas en elles la trajectoire de mes parents. Mais elles me disent souvent, avec un regard maternel, que je suis une *fille* courageuse qui s'intéresse à des

thèmes de recherche importants, qui vient de loin et s'est battue pour devenir ce qu'elle est.

Les migrantes que j'ai rencontrées en France peuvent parfois présenter des traits de ressemblance avec les patronnes rencontrées en Haïti, mais pas avec les plus aisées. Elles me voient surtout comme une Haïtienne en France, une Noire, une migrante, et c'est sur ces points communs qu'elles insistent dans notre relation. Elles ne font pas souvent référence au genre et ne se trouvent pas vraiment ce lien commun avec les femmes françaises qui les embauchent. Elles parlent peu de la classe, même si elles expliquent souvent qu'elles étaient mieux placées en termes de classe en Haïti qu'en France. Elles insistent plus sur les rapports de race et les rapports Nord/Sud, ce qui les porte à développer avec moi une relation privilégiée. Et quand elles savent que moi aussi j'ai travaillé comme *baby-sitter* en France, elles confirment que je peux comprendre leur déclassement professionnel. Pour toutes ces raisons, elles ont pour la plupart développé une très grande proximité avec moi, un lien qui m'a fait peur au début mais que j'ai appris à accepter vu l'isolement des migrantes en France. Mon statut d'étudiante reste prestigieux aux yeux de certaines, mais sans représenter pour elles un facteur de distanciation majeur.

Avec les patronnes françaises, le lien qui a été très difficile à construire reste une stricte relation de recherche. J'ai eu du mal à me présenter auprès d'elles comme doctorante sur un sujet où je serais implicitement défenseuse des femmes migrantes haïtiennes noires et donc accusatrice de ces patronnes françaises blanches. Après plusieurs rencontres, il reste des marques de distance dans la relation de recherche, même si avec l'une d'entre elles j'ai pu vraiment créer des liens. Pour cette femme, ces liens se fondaient sur le fait que nous soyons toutes deux des femmes, que je fasse des entretiens comme elle le fait dans le journalisme, que je prépare une thèse de doctorat comme son mari. Dès la première rencontre, cette femme montrait qu'elle ne me considérait pas comme une ennemie avec qui il fallait retenir sa langue. Et parfois, en critiquant sa relation avec sa nounou haïtienne, elle s'exprimait comme si elle pensait que j'étais plus de son côté que du côté de sa nounou. Et comme elle insistait souvent sur ce qu'elle appelle *la différence culturelle* pour expliquer sa distance avec sa nounou, je lui ai demandé si cette dite différence ne la séparait pas de moi qui suis haïtienne comme sa nounou, etc. Elle m'a répondu par la négative en précisant que j'étais une sociologue, une doctorante, ce qui peut vouloir dire qu'à ses yeux, j'étais plus proche d'elle que je ne l'étais de cette nounou

haïtienne. C'est peut-être la relation de recherche où mon statut universitaire a été le plus déterminant. Ma relation avec les patronnes françaises m'a porté à penser encore plus au statut des *minoritaires*[3]dans la science, à la fois auprès des autres chercheurs mais surtout auprès des individus sujets de recherche.

Les chercheurs sont toujours impliqués, mais l'implication n'est pas toujours légitime

Barus-Michel déclare que la dissemblance entre le chercheur et les individus sujets de la recherche n'est qu'apparente : « En sciences humaines, en effet, le chercheur et son objet sont de même nature, la relation est en miroir et ouvre sur tous les problèmes d'identification et de transfert » (Barus-Michel, 1986, p. 801). Les deux sont des objets parlants, donc des sujets. Existe-il des « objets/sujets non parlants » ? Pourquoi les femmes que je questionne sont-elles aussi invisibilisées dans les recherches ? Pourquoi ne leur donne-t-on pas la parole pour donner leur point de vue comme savantes ? Ces femmes souvent pauvres et racisées sont-elles considérées comme des sachantes légitimes ? La question de la légitimité prend tout son sens dans le questionnement clinique et doit être visibilisée dans les recherches sur l'implication. Car la coconstruction dans la recherche entre chercheur et interviewé suppose qu'on reconnaisse aux deux membres de cette intersubjectivité le droit de parler, le droit d'être *auteurs*.

Dans le cadre de cette coconstruction du savoir, la relation de recherche peut prendre plusieurs configurations, en fonction de la place de ces deux auteurs dans les rapports sociaux. J'analyserai ici uniquement quatre cas. Premièrement, les deux peuvent partager la même place de dominants dans les rapports sociaux. Sur le plan scientifique, les deux sont ainsi légitimes comme sujets parlants. C'est d'ailleurs ce que reproche Nicole-Claude Mathieu (1991) à certaines recherches en sciences sociales où se construit un *biais mâle* appelé « androcentrisme ». Ce biais correspond à la présence exclusive des hommes en tant que savants ou en tant que sachants et s'assimile alors à un *double biais* qui ne laisse pasaux femmes leur juste place dans la science.

Il existe un deuxième cas où le chercheur a une position sociale dominante à celle de l'individu sujet de recherche. Déjà, pour Barus-Michel, la recherche est faite de cette

3 Ici, le concept minoritaire ne renvoie pas à l'idée d'un groupe social qui serait minoritaire sur le plan statistique, mais à un groupe minorisé, invisibilisé, délégitimé, à cause de sa place dans les rapports sociaux. Par exemple, les femmes sont considérées comme des minoritaires (sur le plan du genre) même si elles sont majoritaires statistiquement.

dissymétrie fondamentale due au fait que l'un est chercheur et l'autre est objet de recherche. Quand on y ajoute la dissymétrie liée à leur place dans les rapports sociaux, la relation de recherche peut être marquée par l'ethnocentrisme, l'eurocentrisme ou l'androcentrisme. Les femmes paysannes par exemple ont une place de dominée par rapport à moi. Leur proposer malgré tout une place de sachante dans ma recherche répond uniquement à ce que les féministes noires des États-Unis défendent dans les années 1970 : la prise en compte du vécu des minoritaires dans la science. Mais comme l'ont aussi démontré ces chercheuses, le vécu de ces minoritaires doit non seulement être pris en compte par les majoritaires mais aussi par les minoritaires eux-mêmes.

Dans le troisième cas, il s'agit de se demander si le chercheur minoritaire peut se pencher sur la situation des dominants. Autant en Haïti le fait d'étudier dans une grande université du Nord me donne une certaine légitimité, autant en France je peux me sentir invisibilisée. De par ma place dans les rapports sociaux, ai-je le droit d'être considérée en France comme une savante légitime ? Et dans la relation de recherche, qui suis-je aux yeux des femmes françaises interviewées, ou auprès des patronnes haïtiennes de la bourgeoisie ?

Dans la quatrième forme d'implication, savant et sachant sont tous deux minoritaires. Autant les minoritaires seront considérées comme étant incapables d'expliquer leur situation en tant que sachants, autant les chercheurs minoritaires seront considérés comme trop impliqués pour produire une connaissance objective sur leur situation. Quand en 2007 j'ai choisi de me pencher sur le vécu des femmes migrantes en France, j'ai ressenti cette double invisibilisation : d'une part, à cause des rapports de race et Nord/Sud, le point de vue des femmes migrantes sur leur vécu n'était pas suffisamment pris en compte par les chercheurs ; d'autre part, à cause de ce que Nassima Moujoud appelle *invisibilisation du point de vue minoritaire*, les chercheuses migrantes étaient invisibilisées dans le monde universitaire. Gayatri Chakravorty Spivak pose la question : « Les subalternes peuvent-elles parler ? », ce qui fait intervenir la question de la légitimité dans l'analyse de l'implication.

Implication et invisibilisation des minoritaires

Le fait que le point de vue des minoritaires ne soit pas reconnu comme légitime représente ce que Frantz Fanon et plus tard Colette Guillaumin conçoivent comme la base idéelle de la domination. Cette face mentale de la domination accompagne sa base matérielle (exploitation économique, domination sociale et politique, etc.). Ces deux auteurs ont

démontré que l'un des fondements de cette domination idéologique est le naturalisme qui prétend à l'infériorité naturelle de certains groupes. Ce naturalisme peut aussi falsifier la science elle-même, selon Anténor Firmin. Cet anthropologue haïtien critique dès 1885 cette science qui a érigé l'homme blanc européen comme seul objet pensant. Et dans les années 1920, l'anthropologue Jean Price-Mars, qui annonçait la négritude et s'inscrivait dans le mouvement indigéniste haïtien, propose que les dominés se réapproprient leur histoire pour se réconcilier avec leurs propres valeurs piétinées par les dominants. La science a aussi octroyé le statut de sujet universel aux chercheurs dominants. D'où une universalité abstraite qui, pour Sabine Masson, se définit par les contours concrets des différentiations sexuelle, raciale et coloniale. Cette articulation de rapports sociaux qui a exclu les minoritaires des formes reconnues de connaissance les a obligés à définir leur propre science. Des mouvements sociaux menés par les populations porteuses de cette *parole empêchée*ont ainsi débouché sur des questionnements épistémologiques et sur de nouvelles disciplines scientifiques. D'où les études dites subalternes ou postcoloniales, particulièrement les courants féministes subalternes et postcoloniaux.

Dans ma recherche, j'analyse uniquement la situation des femmes et je remarque que les rapports sociaux de sexe représentent une cause particulière d'invisibilisation. Depuis les années 1950, la féministe haïtienne Madeleine Sylvain Bouchereau critique l'invisibilisation des femmes. La non-reconnaissance des femmes, soit en tant que savantes soit en tant que sachantes, a également été analysée par Mathieu qui propose de questionner les conditions sociologiques de production de la connaissance, ce qu'on peut rapprocher de l'analyse de l'implication en sociologie clinique. Mathieu explique :

« Il faut donc rapporter les interprétations ethnologiques, spécialement celles portant sur les femmes, à la position de l'ethnologue dans le champ des rapports de sexe de sa propre société, c'est-à-dire non pas seulement le fait qu'il soit homme ou femme, mais à ce que sa position d'homme ou de femme lui permet de connaître respectivement, et de l'oppression exercée et de l'oppression subie ».

Dans ma recherche, il a fallu aussi que je prenne mes distances non seulement face à l'androcentrisme mais aussi à d'autres biais qui interviennent dans la recherche, surtout quand on articule plusieurs rapports sociaux et que, comme le dit Jules Falquet, « *l'on met au centre de l'analyse des femmes qui ne sont ni blanches, ni aisées* » (Falquet, 2006, p. 33). Le *black feminism* des années 1970 aux États-Unis, porté par des auteures comme

Angela Davis, bell hooks, Audrey Lorde, Patricia Hill Collins et Barbara Smith, s'est proposé de lutter contre l'invisibilisation des femmes noires à la fois dans le milieu des hommes noirs et dans celui des féministes blanches. La prise en compte de ces trois rapports sociaux à la fois (sexe, classe, race) a déjà été proposée en 1957 par la féministe haïtienne Madeleine Sylvain Bouchereau, et a été largement conceptualisée par le Combahee River Collective en 1977 et tout le *black feminism*. Travailler sur les femmes haïtiennes, c'est aussi penser à l'eurocentrisme et à l'occidentalocentrisme, à côté du racisme, du classisme et de l'androcentrisme. Les féministes dites postcoloniales comme Shandra Mohanty, les féministes dites subalternes comme Spivak, ainsi que des féministes dissidentes de l'Amérique latine, de la Caraïbe et d'autres parties du monde, m'ont permis de cerner cette invisibilisation multiple. Lutter contre la suprématie blanche dans la construction du savoir, et se battre contre ce que Patricia Roux, Lavinia Gianettoni et Céline Perrin appellent *instrumentalisation du genre*, c'est donc en partie le sens de la lutte des féministes minoritaires.

Ce combat a une portée épistémique importante, car la présence des minoritaires dans la science transforme la connaissance. D'après Guillaumin, cette présence qui incite à la critique du naturalisme s'accompagne d'une subversion des questions scientifiques et de la création de nouveaux outils théoriques ou de nouveaux objets de recherche. C'est le cas par exemple de l'épistémologie afro-féministe, à en croire Hill Collins. Prendre en compte la question de la légitimité des chercheurs dans l'analyse de l'implication, c'est inviter à penser la science autrement et construire autrement la rencontre entre savant et sachant.

Points communs, points de rencontre

Pour réaliser mes entretiens, je devais donc m'autoriser à aller à la rencontre des personnes placées autrement que moi dans certains rapports sociaux, ce qui pouvait générer des conflits, des malentendus ou d'autres problèmes liés à cette différence de conditions de vie entre ces femmes et moi. En cherchant des solutions, j'ai compris que parfois le blocage était aussi en moi, et pas uniquement chez ces femmes. Cette révélation m'a permis de dépasser au fil des années certaines angoisses. Le fait que la clinique se fonde sur une démarche compréhensive et l'écoute active m'a aidée à prendre ma place auprès de ces femmes qui m'ont toutes remerciée d'avoir pris le temps de venir vers elles, de les écouter, et de donner de l'importance à leur vécu invisibilisé. Donc, à

chaque fois qu'il était difficile de trouver des *points communs* pouvant créer plus de confiance dans la relation, il a fallu définir des *points de rencontre* pouvant faciliter la coconstruction de la recherche.

En outre, dans l'écoute de ces diverses catégories de femmes, ce qui semblait être commun et pouvait me porter à l'empathie, voire à une certaine identification, n'a pas été uniquement source de rencontre. C'était parfois une grande source d'angoisse qui me bloquait, me portait à arrêter les échanges pour respirer, etc. Par exemple, en tant que femme, je n'arrivais pas à me dire que j'étais protégée face à certains aspects négatifs de leurs relations conjugales, ce qui me faisait souffrir physiquement. Quand j'ai décidé d'en parler avec quelques-unes, une migrante m'a répondu que son récit ne devait pas me porter à refuser de vivre car il représentait plus un récit de lutte qu'un récit d'échec. Cette leçon de vie m'a vraiment soulagée, même si je lutte encore contre la somatisation. Ce qui est commun peut donc aider ou, au contraire, gêner.

De même, ce qui n'est pas commun doit parfois être dévoilé. J'ai mis du temps à dire aux femmes paysannes que je vivais à Paris, mais à la fin j'ai compris que cet éloignement n'était pas un frein à la construction de notre relation. Elles m'ont souvent remerciée d'être venue de si loin pour les visiter, leur parler et voir comment elles vivent. Je leur parle aussi de certains échos que leur histoire fait en moi. Et quand je m'y attends le moins, ce sont ces femmes qui essaient de définir des points communs entre elles et moi. Une jeune paysanne de mon âge demande à ses enfants de m'appeler « tata », insistant sur le fait qu'elle me ressemble et que nous avons les mêmes cheveux. Elle dit qu'elle est ma sœur, un transfert que je n'aurais pas du tout imaginé tant les conditions de vie de cette femme sont différentes des miennes. D'autres femmes paysannes me disent que je leur rappelle leur fille. Je deviens donc la fille rêvée qu'elles veulent créer en éduquant leurs propres filles.

La vie des travailleuses domestiques me rappelle certains points de ma généalogie, même si elles n'ont pas du tout les mêmes conditions de vie que moi. Parfois je leur en parle. L'une d'entre elles insiste sur le fait qu'elle croit que je comprends sa situation, qu'elle est certaine qu'en tant que femme, je dois être sensible à certains aspects de sa réalité, et que ma mère a dû me raconter des histoires pareilles. Pour elle, cela constitue un point de rencontre. Elle insiste aussi sur le fait que, comme par hasard, nous sommes nées toutes les deux dans le même petit village. Elle me cite des noms de personnes qui ont bercé mon enfance, et pour elle, cela crée une amitié entre nous, ce qui n'était pas pensable au

début de notre rencontre, dit-elle. Au début de cette recherche, la rencontre avec ces bonnes était assez compliquée, aussi parce que j'ai été mise en contact avec elles par leur patronne et que souvent je devais les rencontrer dans la maison de celle-ci. Elles étaient gênées de me ramener chez elles et de mettre ainsi à nu leur grande misère. Mais au fil des ans, toutes m'ont accueillie dans leur maison, et certaines sont venues chez moi. Elles ont toutes décidé de garder avec moi un lien qui dépasse la relation de recherche.

Avec les patronnes, qui en fin de compte ont plus de points communs avec moi que les autres femmes interviewées en Haïti, la relation n'a pourtant pas été très simple. Je me suis longtemps demandée s'il était utile de leur donner la parole sur cette relation de travail où elles étaient les dominantes. Il a fallu que j'apprenne à les écouter sans les juger. J'ai alors saisi comment les individus pouvaient être pris dans les rapports sociaux, ce qui m'a porté à analyser non seulement les relations interindividuelles, mais aussi la pression du système. Et en choisissant de comprendre au lieu de juger, j'ai découvert certains aspects de leur relation avec les servantes que je n'avais pas forcément décelés en discutant avec ces dernières. Par exemple, elles ne savent pas toujours comment se comporter avec ces travailleuses pour faire en sorte que certaines aides matérielles ne soient pas considérées comme une charité méprisante ; ou encore comment leur exprimer de l'intérêt pour leur vie sans enfreindre leur droit à l'intimité. Mon objectif reste néanmoins de ne pas confondre *comprendre* et *justifier*. Et l'angoisse qui demeure est de savoir comment rendre compte de certaines critiques que m'inspire le comportement de ces femmes sans leur donner l'impression que je les ai trahies.

Avec les migrantes en France, il a fallu demander à ces femmes de parler non seulement de leur déclassement (donc de mettre des mots sur leur honte), mais aussi de leur histoire (donc de faire remonter un passé qui contrastait douloureusement avec leur présent). Anticipant leur refus, j'ai longtemps hésité à leur demander de participer à cette recherche, d'autant plus que plusieurs ont effectivement refusé. Il m'a donc fallu les contacter par des personnes interposées, ce qui a permis de construire la relation de recherche sur d'autres liens. La construction de cette proximité m'a permis de mieux gagner la confiance et l'intérêt de ces femmes, ce qui a facilité la construction de la relation de recherche. Avec ces femmes, la honte ne pouvait se dire que dans une *vraie relation* qui déborde de la relation de recherche. « Parce que la honte naît dans une relation, elle ne peut disparaître que dans une relation », déclare Vincent de Gaulejac (1996, p. 121). Après le séisme en Haïti, c'était particulièrement difficile pour moi de contacter des femmes à cause de cette

souffrance collective qui les empêcherait de se centrer sur autre chose. Pour moi, il fallait respecter leur deuil, et ne pas intégrer ma recherche dans cette survisibilisation soudaine et indécente de cette population par les médias. Mais en regardant de plus près, je me suis aussi rendue compte que j'étais moi aussi bloquée par ma propre douleur et mon propre deuil qu'il fallait réaliser. Tout cela m'éloignait des gens, et de fait m'empêchait d'aller à la rencontre de ces femmes. Ainsi le chercheur lui-même peut parfois faire obstacle à la construction des liens.

Parallèlement, c'est en cette période que j'ai noué ma première relation de recherche avec une femme française. Elle a un peu parlé de cette catastrophe mais pas au point de me faire trop souffrir. Elle était peut-être trop éloignée de moi par les rapports sociaux pour me faire souffrir, néanmoins nous avons pu créer des ponts et aboutir à une bonne relation de recherche. Elle se montrait disponible pour les entretiens alors que j'hésitais souvent à l'appeler pour prendre un rendez-vous. Elle me remerciait de l'avoir écoutée et de l'avoir aidée à faire le bilan sur certains aspects de sa vie, alors que je m'inquiétais d'abuser de son temps. Autant dire que la construction des points de rencontre ne dépend pas uniquement des chercheurs mais aussi des sujets de la recherche. À la fin de nos années de rencontre, cette femme m'a encore encouragée dans ma démarche et m'a proposé de m'aider si jamais j'avais besoin d'elle pour quoi que ce soit d'autre. Cette proposition dépasse évidemment le cadre de ma recherche et confirme le fait que j'avais créé du lien avec cette femme.

Ma relation avec ces différentes catégories de femmes me montre que la recherche tend aussi vers cet objectif : créer des liens. Pour créer des liens et ainsi déboucher sur une vraie relation de recherche, il faut tenir compte des rapports sociaux, construire sur les endroits où ils nous réunissent et ériger des ponts quand ils nous distancient. Et comme le montre Saint-Exupéry dans *Le petit prince*, créer des liens, *apprivoiser*, impose un certain rituel. Ce rituel permet de construire à partir des points communs, et en même temps de créer des points de rencontre quand les points communs font défaut.

Sans considérer la science comme un jeu, la sociologie clinique propose d'analyser l'importance du *« je » savant* au cœur même des enjeux de production de la connaissance. Elle incite à analyser la relation de recherche et à mettre cette analyse au cœur même de la production du savoir. Les études féministes peuvent enrichir cette démarche en y ajoutant une analyse des rapports sociaux qui permet de saisir le transfert et le contre-tranfert en tenant compte de ces rapports de domination. Elles peuvent aussi

aider la clinique à intégrer au cœur de l'analyse implicationnelle un intérêt pour la question de la légitimité des chercheurs dans le monde scientifique ou auprès des interviewés, ce qui permettrait de répondre à l'invisibilisation des minoritaires. C'est ce qui explique mon effort pour associer la sociologie clinique et les études féministes dans les aspects épistémologiques, théoriques et méthodologiques de ma recherche. Au-delà du fait que cette double épistémologie répondait à un besoin personnel, elle me paraissait indispensable à la construction d'un savoir plus juste, plus proche du vécu des personnes, surtout des personnes discriminées en fonction du sexe, de la classe et de la race, des rapports Nord/Sud et ville/campagne. Il faut donc tenir compte des appartenances sociales des chercheur(e)s et des sujets de la recherche, sans oublier qu'en fin de compte, les points de rencontre peuvent être aussi importants dans la recherche que les points communs. De marcher dans la science à la rencontre de ces femmes a produit de l'effet sur ma vie et aussi sur la leur. Ma recherche n'a pas suffi à changer leur condition de vie, mais d'après ce qu'elles affirment, c'était important de leur montrer que je m'intéresse à leur vécu invisibilisé, de leur proposer de parler de choses qu'elles n'ont pu exprimer nulle part ailleurs, de les aider à faire le bilan de leur vie ou à mieux passer le temps, et de leur donner l'envie de réaliser des actions collectives autour de leur situation. En plus, j'impose à la science de tenir compte de leur point de vue, ce qui me semble fondamental. La gratitude de ces femmes a surpassé le sentiment de culpabilité qui me portait à dévaloriser tous mes efforts en les assimilant à la démarche d'une personne qui ne fait qu'exploiter le vécu des gens pour devenir quelqu'un. C'est cette gratitude déculpabilisante qu'un groupe de paysannes m'a témoignée dans l'interprétation de cette chanson :

« Si les oiseaux du ciel

Savent dire merci

C'est qu'ils ont bien compris

Un dévouement fidèle.

…

C'est un simple merci

Qui n’a pas de grand prix

Mais dit de tout son cœur

Il comble de bonheur ! »

Rose-Myrlie Joseph

2013